

André du Dognon et les amours buissonnières

Autor(en): **Charmailles, Philippe-Emmanuel de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **19 (1951)**

Heft 9

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569983>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

On sait le succès qu'à remporté le roman d'André du Dognon «Les amours buissonnières». Voici la préface qu'il avait demandée à l'un de ses amis d'écrire pour le livre et qui, pour des raisons indépendantes de la volonté de l'auteur et de celle du préfacier n'ayant pu être publiée, est restée jusqu'à ce jour inédite.

André du Dognon et les amours buissonnières

par Philippe-Emmanuel de Charmailles.

Au XVIIIème siècle les écrivains séditieux (ou licencieux) feignaient volontiers que leurs ouvrages fussent imprimés à Amsterdam «aux dépens de la Compagnie»: aujourd'hui c'est aux Editions du Scorpion, non loin de St. Germain des Prés, qu'ils se contentent de porter leur manuscrit. Certains, d'ailleurs, parmi les plus notables — un Boris Vian, un Raymond Queneau et d'autres que je ne puis trahir — se refusent à reconnaître la paternité d'un livre que, peut-être parce qu'il en est le plus authentique, ils veulent exceptionnel dans leur oeuvre, et consentent seulement que les échetiers le leur attribuent. Ils le donnent donc pour la traduction, dûe à leurs soins, d'un roman américain inconnu — stratagème qui ne prétend tromper personne et qui réjouit en outre les amateurs de paradoxes, puisque les États-Unis, s'ils sont le pays où d'après les rapports scientifiques un homme sur trois a eu au moins une expérience homosexuelle, sont aussi celui où triomphe la pudeur, au point qu'un récit comme «*Starborn*» qui est à peu près l'équivalent des «*Amitiés particulières*», y a été interdit. Mais il est entendu en France, depuis la fin de l'Ancien Régime, que la littérature noire (ou verte) ne saurait venir que de l'étranger. Aussi un livre tel que «*J'irai cracher sur vos tombes*», d'ailleurs assez faible, peut-il tirer à deux cents mille exemplaires; puisqu'il est signé Vernon Sullivan, la morale est satisfaite.

Cédant à cette mode plaisante et irrationnelle ou peut-être à un besoin plus ancien de prendre un masque pour mieux se confesser, André du Dognon se résolut d'abord à publier le sien non tout-à-fait sous un pseudonyme mais sous un nom de cadet de sa famille — celui dont il signait ses chroniques théâtrales dans un hebdomadaire politique. Bien que son unique mobile, le souci d'épargner sa mère, fût louable, il me parut qu'il convenait de l'en dissuader parce qu'il fallait éviter à tout prix d'aggraver le malentendu que le caractère de l'éditeur risquait déjà de provoquer chez les critiques et surtout chez le public, habitué à se fournir en livres pieux dans telle maison et en livres sacrilèges dans telle autre. Le choix du «Scorpion» était, à soi seul, dangereux; mais s'il avait reçu de plusieurs éditeurs des éloges et des promesses de contrat son livre était trop attendu pour qu'André du Dognon pût encore attendre. Celui d'un pseudonyme eût achevé d'égarer les lecteurs en leur assurant que l'auteur lui-même tenait son ouvrage pour scandaleux.

Or si le scandale, à défaut des poursuites judiciaires que Jean Paulhan croyait «inévitables», menace le livre (dont il favorisera peut-être le lancement mais compromettra la portée), il n'en est pas, parmi ceux qui traitent le même thème, de moins scandaleux en soi, je veux dire d'où la volonté de scandale soit plus absente. Mis à part les «*Amitiés particulières*», qui ont d'ailleurs pour héros non pas des enfants précocement pervertis mais de jeunes garçons parfaitement sains dont les inclinations sont communes à tous les adolescents de leur âge et appartiennent au

développement classique de l'homme normal, tous les récits dont les «*Amours buissonnières*» (selon l'admirable expression d'André du Dognon qui mérite de passer dans le langage courant) sont le sujet, mettent en relief l'anomalie des personnages et utilisent cette anomalie comme élément de défi, de comique ou à tout le moins de curiosité. Il semble que jusqu'ici l'homosexualité n'ait été supportée des honnêtes gens qu'en prenant la précaution de paraître ridicule ou même abjecte, afin que ceux-ci puissent en rire ou s'en indigner sans renoncer au plaisir un peu suspect qu'ils trouvent à son spectacle ou à son expression artistique mais sans se douter non plus qu'ils se condamnent eux mêmes à n'en connaître jamais que la caricature. En somme, beaucoup plus que l'amour qui n'a pas le courage de dire son nom, elle est l'amour qui n'a jamais eu le droit de montrer son vrai visage.

L'un des premiers, le premier peut-être, le roman d'André du Dognon est l'histoire non des aventures, toujours plus ou moins dérisoires, d'un garçon avec des partenaires masculins, mais d'une passion véritable entre deux hommes. Que l'un des deux soit indigne du sentiment qu'il inspire, moins parce qu'il appartient à la plus basse catégorie sociale, celle qu'en langage de police on nomme la pègre de Montmartre, que parce qu'il est incapable d'en comprendre la valeur et cède à la tentation de l'exploiter: la médiocrité de l'un des héros ne change rien à la grandeur de l'amour qui dirige l'autre tout entier et qui le conduira finalement jusqu'à la tentative de meurtre — jusqu'au suicide. Cet amour, il ne faut pas s'y tromper, est de la même nature, de la même force, de la même classe en un mot, que celui des princesses de Racine, et le drame qui, après s'être amorcé dès le début, éclate aux dernières pages du livre (il tient dans l'impossibilité pour l'amant de vivre avec l'objet aimé ni sans lui) est essentiellement le drame du couple.

Proust a soutenu que l'amour d'un homme pour un homme est identique à celui qu'il aurait éprouvé pour une femme s'il avait été normal. Ce n'est vrai qu'en partie. En effet, si certains de ses éléments sont constants, quel que soit le sexe de l'être auquel il s'adresse, il s'y mêle, chez l'homosexuel, d'autres caractères liés à la conscience d'être socialement, sinon moralement, coupable, et qui, agissant sur eux, les modifient. Sans doute, si au lieu de s'éprendre d'un mauvais garçon, il était tombé amoureux d'une fille des rues, Daniel aurait-il connu à peu près les mêmes difficultés et les mêmes conflits, mais du moins aurait-il ignoré la double malédiction que la société jette sur lui parce qu'il aime un homme et un homme d'une condition inférieure ainsi que le trouble et bientôt le désaccord qu'elle introduit dans leur liaison. Car les obstacles extérieurs qui s'opposent à son union avec le Grand Marcel sont incomparablement plus puissants que ceux qui séparent un chevalier des Grioux d'une Manon Lescaut. C'est toujours sur les ménages illégitimes que pèse le plus durement la tyrannie de l'ordre social et c'est pourquoi le geste de Daniel, cent cinquante ans après celui de Werther, est encore un geste de révolte contre la société, incapable au bout de vingt siècles de civilisation, de trouver une place dans son système aux erreurs — certains disent plutôt aux exceptions — qui existent dans la nature.

L'originalité d'André du Dognon est donc d'avoir commencé là où s'arrêtent d'ordinaire les explorateurs de l'univers homosexuel. Tandis que ses prédécesseurs, s'en tenant au pittoresque de ceux-ci, décrivaient l'aspect général et les coutumes des habitants de Sodome comme s'il se fût agi de Malais ou de Papous, il a porté plus avant son analyse et, supposant leurs moeurs familières à son public (auquel il y aurait d'ailleurs peu d'apparence qu'elles ne le fussent pas), il a montré ses personnages engagés dans la tragédie la plus intérieure et, partant, la plus universelle. Ainsi étudie-t-il la vie conjugale de Daniel et de son amant parce qu'elle est une série de crises et donc une matière d'une extrême richesse, mais non parce qu'elle est un sujet de

scandale. Il est permis de se demander si ce n'est pas ce refus d'exploiter, c'est à dire d'admettre le caractère scandaleux de son histoire, que les Pharisiens lui pardonneront le moins.

Mais il est allé plus loin encore dans l'audace. On a coutume de juger l'homosexuel d'après les prostitués mâles ou au mieux, d'après leurs clients: comme si l'on jugeait la femme d'après les filles des rues ou l'homme d'après les habitués des bordels (j'ose employer le mot; il est dans Valéry). André du Dognon a voulu rappeler que c'est parmi ces maudits si longtemps assimilés aux sorcières et livrés comme elles aux flammes des bûchers que, de Platon à Louis II de Bavière, se sont recrutés les grands chastes de l'Histoire. Il a composé le personnage nouveau de Phili, anormal parmi les anormaux, qui construit autour de sa virginité toute une politique de l'existence et dont la vertu provocante, jusque dans les conjonctures les plus critiques, choque plus encore que les bracelets et que les fards.

Jusqu'alors ses trois qualités essentielles — l'humour, le sens des situations dramatiques, la profondeur dans l'introspection — qualités qui compensent son défaut de construction et de logique et une certaine négligence dans l'écriture, André du Dognon les avait réparties, la troisième dans ses oeuvres romanesques, la seconde dans son théâtre, la première dans sa conversation. Pour la première fois elles sont réunies dans les «*Amours buissonnières*» qui apparaissent ainsi comme l'expression la plus accomplie de leur auteur. Sans doute, dans le dernier de ses trois romans, «*Le mal de la rue Juste*», et particulièrement dans le journal intime de Mme Virginie, ses dons d'auto-analyste s'affirmaient-ils déjà; mais ils étaient loin d'atteindre à la maîtrise où tant et tant de pages de celui-là attestent qu'ils sont parvenus. Quant à son instinct de dramaturge, encore hésitant dans la «*Valse de Faust*», la seule de ses pièces qui ait été jouée jusqu'à présent (elle le fut en 1942 au théâtre de l'oeuvre sous la direction d'Hébertot), il se manifeste ici par la sûreté avec laquelle l'action est conduite vers son terme et ce terme lui même imposé comme fatal. Dès les premiers chapitres la machine infernale est en place: tout le livre n'est en quelque sorte que l'attente ou l'apprêt de son explosion. L'habileté de l'écrivain tient dans cette progression vers le dénouement, plus importante selon les professeurs de rhétorique que le dénouement en soi. A de certains moments la tension est si forte que sans l'humour qui tempère l'atmosphère et rétablit l'équilibre, elle serait insoutenable.

«Si Dieu et ma mère m'avaient une fois fait rire», écrit André du Dognon quelque part, «j'aurais pu vivre avec eux». Pour ceux qui connaissent leurs modèles, il est évident que ses portraits, si ressemblants qu'ils soient, sont (et, du reste, veulent être) des charges. Il a, selon la technique du caricaturiste, isolé et démesurément grossi l'un des traits risibles, parfois le seul, de leur caractère, en sorte que le narrateur, qui est l'unique personnage intégralement dramatique du livre, a l'air d'être entouré d'une collection de types, au sens à la fois littéraire et populaire du mot. C'est là le plus grave reproche qu'on puisse lui adresser que cette différence de traitement à l'égard de ses héros. Cette complaisance à l'égard de l'un et cette cruauté envers les autres fausse la perspective et compromet l'unité de ton de l'ouvrage.

Faiblesse qui n'empêche pas celui-ci d'être d'une haute qualité. Il sera intéressant de voir si, prévenus par son sujet, les critiques, qui ont porté aux nues tant de romans médiocres, feindront de le confondre avec n'importe lequel des récits pornographiques que ce sujet a déjà inspirés et le passeront sous silence ou ne le signaleront que pour le condamner ou si, loyalement, ils confesseront la beauté d'un livre qui n'est pas seulement une oeuvre d'art mais un document humain dont l'auteur a garanti l'authenticité avec son sang.

Philippe-Emmanuel de Charmailles.